

OFF

A32A1

A16/T702

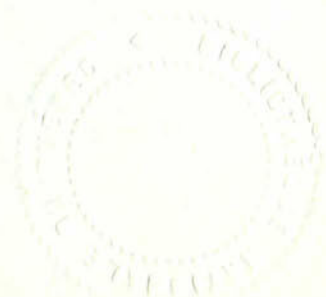


Bibliothèque Nationale du Québec

Conférence de Monsieur Jean-Noël Tremblay
Ministre des Affaires culturelles du Québec
devant le Collège de France

Paris, le 15 janvier 1968

(Ne pas publier avant douze heures, le 15 janvier 1968)



OFF
A32A1
A16/T702
S

Je dois à Son Excellence, Monsieur le Ministre de l' Education nationale, l' honneur d' être à cette tribune prestigieuse illustrée par tant d' éminents savants, professeurs et conférenciers. Inutile de vous dire que j' en suis à la fois ému et embarrassé et que je me sens tout à fait au-dessous de la tâche; cela vous paraîtra du reste assez évident pour que je n' aie point à insister. Je remercie donc de tout coeur Monsieur Alain Peyrefitte qui a pris l' initiative de cette invitation; il a voulu honorer le Québec et souligner encore une fois de façon officielle les liens d' amitié et la parenté historique et spirituelle qui existent entre les Français d' ici et ceux de chez nous.

Le Collège de France est né de la volonté de ce même roi qui, en 1534, envoyait Jacques Cartier vers la terre lointaine qui deviendra le Canada et où vivent toujours ceux qui fondèrent la Nouvelle France. Votre vénérable institution a conservé sa tradition et, malgré les vicissitudes de l' histoire, elle a gardé les caractères qui la distinguent des autres, elle continue d' affirmer la force et la vitalité intellectuelle de votre nation, elle assure un haut enseignement où se reconnaissent les constantes d' une pensée et d' une action qui en raison de leur stabilité ont quelque ressemblance avec celle du Québec: c' est de ces constantes de notre tradition que je voudrais vous entretenir.

L' un de nos poètes, Alfred Desrochers, écrivait en 1930:

"Je suis un fils déchu, de race surhumaine,
Race de violents, de forts, de hasardeux,
Et j' ai le mal du pays neuf, que je tiens d' eux,
Quand viennent les jours gris que septembre ramène."

Cette conscience d'appartenance à la nation française et à un passé qui se perpétue jointe à la volonté de demeurer fidèle et de maintenir, deux écrivains l'ont dite, chacun à sa manière: Chez vous, Louis Hémon, et chez nous, Félix-Antoine Savard; après eux la génération actuelle a repris le thème, de sorte qu'il est possible, à travers la littérature d'hier et celle qui se fait, de marquer les étapes de notre évolution nationale et de manifester les constantes de notre tradition.

Si je choisis le biais des lettres pour vous en parler, c'est qu'il me paraît que les écrivains ont rendu compte de nos espoirs et de nos déceptions, des hauts et des bas de notre patience, de nos conquêtes et de nos défaites; s'ils ne l'ont pas fait avec la rigueur scientifique des sociologues, ils n'en ont pas moins saisi l'essentiel dans toute sa vérité en la dépouillant de toutes les nuances, les réserves et les réticences, en la dégagant des pièges de la dissertation et des discussions qui risquent de la compliquer ou de l'altérer, car les poètes s'élèvent d'ordinaire au-dessus des considérations politiques immédiates et nous livrent, pour ainsi dire, un fruit plus pur et plus conforme aux vertus de l'arbre qui l'a porté.

Je vous parlerai donc de Maria Chapdelaine et de Menaud Maître-Draveur. Ces deux ouvrages n'épuisent pas le sujet, mais ils racontent le Québec, décrivent sa mentalité, analysent deux sortes de tentation, ils sont, à mon sens, deux jalons importants d'un itinéraire qui se prolonge aujourd'hui dans les mouvements politiques et les tendances

idéologiques des écrivains de notre génération, de ceux dont, pour conclure j'essaierai de définir les lignes de force et de situer l'action.

Est-il nécessaire de rappeler que Maria Chapdelaine est un roman du terroir. Il montre la vie des colons d'une région qui est la mienne, celle du Lac Saint-Jean, au début du XXe siècle. Installé à Péribonka, Louis Hémon écrivit entre 1910 et 1912, un ouvrage qui devait, plusieurs années après sa mort survenue en 1913, avoir un retentissement immense tant au Québec qu'en France. On pourrait dire que ce livre nous a servis et desservis, car, s'il a fait connaître à l'étranger la vie de l'habitant canadien, il a, dans une large mesure, accrédité la légende d'un Québec statique, replié sur lui-même, obstinément fidèle à une tradition et se refusant à tout changement et à toute innovation. C'est qu'on avait retenu surtout ce passage des voix qu'entendit Maria sollicitée par l'appel de l'un des siens qui lui demandait d'abandonner le pays et de le suivre aux Etats-Unis:

"Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... Ceux qui nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'ayons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié...

"...ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.

"Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler les barbares; ils ont pris presque tout le pouvoir; ils ont acquis presque tout l'argent; mais aux pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là: *persister...nous maintenir...* Et nous nous sommes maintenus afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir..."

"...Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer..."

Pourtant, au moment où ce message commençait de se répandre en France, déjà le pays de Québec avait changé. Les idées du XIXe siècle transplantées chez nous avaient fait naître divers courants de pensée, et une sorte de révolution sociale et industrielle s'amorçait lentement. Ce que Louis Hémon avait vu et ce qu'il avait décrit existait toujours dans la campagne. D'abord un monde physique rude, difficile, pauvre, celui des défricheurs et des pionniers qui faisaient le pays à la dimension de leur courage et de leurs efforts. J'ai personnellement connu la paysannerie de Maria Chapdelaine; j'ai vécu toute mon enfance et mon adolescence sur une ferme éloignée des grands centres; dans un coin isolé, privé du confort de la mécanisation et de l'électricité; la vie de la famille Bédard qu'il avait observée Louis Hémon afin d'écrire son roman, c'était celle des colons du Lac Saint-Jean et de tous les autres qui, en Beauce, en Abitibi, à Lotbinière, en Gaspésie ou ailleurs perpétueront la lignée des fidèles que les gouvernants exhortaient à gar-

der le sol afin que s'accomplisse la vocation terrienne des Québécois.

Ainsi Louis Hémon donna-t-il d'une grande partie de notre univers moral, de notre société une image exacte. Les êtres qu'il anime ce sont les paysans, les cultivateurs, comme l'on dit chez nous, cette classe qui constituait et qui a longtemps constitué les assises d'une communauté humaine à laquelle l'histoire politique avait imposé une vocation rurale.

Pour comprendre ce phénomène socio-économique, il est nécessaire de rappeler qu'après la conquête anglaise de 1760, les Québécois avaient été parqués sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent et qu'ils n'avaient eu d'autre choix que de s'agripper à la terre et d'en tirer les ressources vitales. Les divers régimes constitutionnels qui leur furent consentis par la suite: le régime militaire de 1763, l'Acte de Québec de 1774, l'Acte constitutionnel de 1791, l'Acte d'union de 1840 et même la Confédération de 1867 ne leur permirent guère que de pousser plus avant leur implantation et de consolider l'enracinement. Il ne faudrait toutefois pas penser que les élites négligeaient l'avenir et qu'elles se désintéressaient du sort des nôtres. Petit à petit, les Québécois s'attaquaient à la tâche de créer, dans des conditions difficiles, le Québec moderne d'aujourd'hui: les industries naissaient, les villes grandissaient, les institutions d'enseignement, écoles collèges et universités, apparaissaient, et des hommes qui avaient la vision de l'avenir traçaient la voie sur laquelle devait progressivement s'engager

notre société pendant trop d'années réduite à l'état de servage.

Mais les temps étaient durs, l'argent rare, la conjoncture politique inquiétante, si bien que la crise économique qui marqua le début de ce siècle avait provoqué une migration massive des Québécois vers les Etats-Unis où il était plus facile de trouver un gagne-pain. Instruit de cette situation, Louis Hémon fera de ce tiraillage entre l'appel du pays étranger, l'appât des gros salaires et, d'autre part, la fidélité au sol natal dans l'incertitude et la rigueur du dénuement, le pivot de son livre.

C'est là la tentation de Maria Chapdelaine et celle des Québécois de cette époque qui peut se résumer dans ce dilemme: Ou demeurer au Québec, sur la terre ingrate, accepter le sacrifice d'attendre avec patience et sans grand espoir des jours meilleurs pour rester fidèle à l'histoire et aux aspirations essentielles afin de garder l'héritage, la langue et la culture de France; ou bien partir vers les Etats-Unis, se renier, renoncer à son être, se fondre dans un "melting pot" anglo-saxon, gagner l'aisance avec l'argent mais perdre en même temps son âme et sa personnalité françaises.

Tel est le drame de Maria Chapdelaine, tel sera celui de l'ensemble des Québécois souvent tentés par l'annexion aux Etats-Unis. Si Louis Hémon le résume et le réduit à sa plus simple expression, on le retrouve dans toutes les pages de notre histoire; il a fait l'objet de l'étude et des discussions de nos politiques et de nos sociologues, et la Confédération

de 1867, axée sur l'unité du Canada oppose un refus à cette tentation qui a torturé notre peuple depuis les jours lointains de la révolution américaine de 1774.

Quand Maria Chapdelaine rejette l'offre de Lorenzo Surprenant qui veut l'emmener "vers l'inconnu magique des villes, loin des grands bois qu'elle détestait, loin du pays barbare où les hommes qui s'étaient écartés mouraient sans secours, où les femmes souffraient et agonisaient longuement, tandis qu'on s'en allait chercher une aide inefficace au long des interminables chemins emplis de neige", quand elle se refuse à "s'en aller vers le Sud", quand elle accepte de partager la vie d'Eutrope Gagnon dans la solitude de Péribonka avec la seule promesse de son amour, de son courage et de la force de ses bras et qu'elle lui dit:

"Si vous le voulez, je vous marierai comme vous m'avez demandé, le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles", elle répond pour nous tous, elle parle en notre nom, elle scelle notre sort. Elle nous dit qu'il faut "rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs coeurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants."

Cette décision éclaire les propos de Louis Hémon et leur donne leur sens véritable: "Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer."

Revenant au thème de la tentation qui séduit pour un temps *Maria Chapdelaine*, je voudrais souligner que nous n'avons pas connu que celle-là. L'attirance des Etats-Unis a toujours été très forte et n'a pas disparu; elle hante encore bien des gens qui, désespérant de notre destin de communauté française en Amérique et par ailleurs sollicités par le mirage de la richesse économique et du progrès technique, se demandent si la solution à nos problèmes et le remède à nos maux ne serait pas dans la fusion des deux pays du Canada et des Etats-Unis. C'est que la situation du Québec au Canada et dans l'ensemble du continent nord-américain garde toute son acuité. Il y a le problème américain, que je viens d'évoquer, et il y a le problème canadien et celui de l'insertion du Québec dans cette fédération de provinces qui est, dans un sens, la cause première de nos difficultés constitutionnelles, économiques et socio-culturelles.

Au moment où Louis Hémon écrivait Maria Chapdelaine et qu'il exprimait le drame des colons du Québec, des hommes de tous les milieux, mécontents de la Confédération, conscients du fait qu'on cherchait à infléchir ce régime constitutionnel dans un sens favorable

à la majorité anglophone, entreprenaient la lutte pour la reconquête de nos prérogatives et de nos droits français. Ce fut là une phase--pas la première-- de la crise du nationalisme québécois. Des meneurs, notamment Henri Bourassa et Lionel Groulx, des politiques comme Mercier, Gouin, Taschereau et Duplessis, entre autres, aidés par les Sociétés Saint-Jean-Baptiste, par le mouvement "Jeune Canada", par le clergé du Québec, par des journalistes, des professeurs, etc., s'élevèrent contre les empiètements du gouvernement central et contre l'attitude des provinces qui refusaient aux minorités francophones établies sur leur territoire le droit de recevoir dans les écoles publiques l'enseignement religieux et français. Il y aurait long à dire sur ce qu'on a appelé "le problème des écoles séparées"; je n'en parle qu'en passant pour indiquer qu'il s'agit en l'espèce d'un point de cristallisation de la crise du nationalisme canadien français. On a écrit beaucoup chez nous là-dessus, les uns s'attachant à démontrer la valeur du slogan "la langue gardienne de la foi", les autres mettant plutôt l'accent sur la nécessité d'une politique économique forte et de nature à doter le Québec des instruments de sa libération.

C'est dans ce contexte que paraît, en 1937, Menaud Maître-Draveur; l'auteur, Félix-Antoine Savard, prêtre, professeur, missionnaire colonisateur et plus tard doyen de la faculté des Lettres de l'université Laval donnait à notre littérature ce que je considère



comme son premier grand ouvrage. Il s'agit d'un roman épique qui met en scène un forestier, un bûcheron, un "draveur" qui travaille pour une compagnie étrangère. Comme il le dit lui-même, il trime "d'une étoile à l'autre"; avec ses compagnons, il subit chez lui, dans son pays, toutes les humiliations de la servitude que font peser les maîtres anglais. Epris de liberté, il lui répugne de vivre sur une ferme et de s'amarrer au domaine étroit du village. Il rêve de reconquérir les grands espaces de la forêt et de reprendre possession de son pays. Veuf, il vit avec sa fille Marie et son fils Joson. C'est sur ce dernier qu'il a reporté toute son affection parce que Joson est dans son esprit celui qui doit un jour prendre la relève et chasser les usurpateurs.

Menaud a entendu l'appel un soir que sa fille, Marie, lui lisait des passages de Maria Chapdelaine:

"Menaud était assis à sa fenêtre et replié sur lui-même, son doigt encerclant l'éternel bauquin de pipe.

"Et tandis qu'autour, comme une couverture qu'une femme étale sur un lit, s'allongeait la grande paix dorée du soir, il écoutait les paroles miraculeuses:

"Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...

"Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons! elles sont toujours les même...

.....

"Autour de nous des étrangers sont venus qu'il nous plaît d'appeler les barbares! ils ont pris presque tout le pouvoir! ils ont acquis presque tout l'argent, mais au pays de Québec...rien...n'a...changé..."

"On eût dit que l'ombre, soudainement, s'était épaissie sur cette phrase.

"La voix de Marie s'était mise à traîner, son doigt s'égarait dans le beau livre dont le soir semblait ensorceler les lignes.

"Menaud, levé, redressa toute sa haute taille comme si ce qu'il venait d'entendre eût ouvert là, sous ses pieds, un gouffre d'ombre..."

"Rien n'a changé...rien n'a changé!" grommela-t-il...

.....

"Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir."

.....

"Voilà maintenant que cette parole flambait dans l'humble maison comme des feux d'abatis dans la clairière du printemps.

"Avec ferveur, Menaud répéta: "Une race qui ne sait pas mourir!"

Mais Menaud savait que les habitants de son patelin de Mainsal ne partageaient pas tous sa passion et qu'un traître, surnommé le Délié, rôdait autour de sa fille Marie. Or, Menaud connaissait le Délié; c'était l'homme des autres, des Anglais, celui qui, en retour de quelque faveur, était passé dans le clan des maîtres et s'efforçait de décourager les bûcherons incités à la révolte par Menaud.

Et Savard de continuer en décrivant les pénibles travaux des "draveurs", les courses exaltantes dans la forêt, la bataille contre les billes de bois qu'il faut jeter dans les courants des eaux, les soirées sous la tente égayées par les chansons traditionnelles, les danses folkloriques et la musique des violoneux, jusqu'à l'instant où Joson disparaît à jamais dans le remous de la rivière glacée.

Menaud en perdra la raison. Il lui reste sa fille promise au fidèle Alexis, mais l'homme, abattu comme une bête, se réfugie dans le silence. Sans cesse retentissent à ses oreilles "les paroles miraculeuses": "Nous sommes venus il y a trois cents ans... Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir..."

A la fin alors qu'on vient de ramener Menaud égaré dans la forêt, Marie qui a compris le sens des gestes de son père, supplie Alexis de continuer la lutte:

"Vivre icitte tranquille... vivre icitte tranquille, ce serait plaisant, murmura-t-elle... oui! mais il faut bien être raisonnable des fois... Alors, si tu as de l'amitié pour moi, tu continueras comme Joson, comme mon père".

Et Josime le voisin, le paysan paisible accordé au sol, tire la leçon:

"C'est pas une folie comme une autre! Ca me dit, à moi, que c'est un avertissement."

Savard a transposé dans son roman épique ce qu'il y avait de plus vrai et de plus vital dans la crise nationaliste du Québec. Il a, certes, par le phénomène de l'art, stylisé, embelli et simplifié le type du lutteur qui, depuis 1760, n'a jamais cessé de croire à la survivance du fait français en Amérique du Nord. Son personnage ne présente pas tous les traits psychologiques des hommes de notre coin de pays; mais il a ce mérite d'être authentique et d'aller, comme on a dit récemment, "au fond des choses". Menaud n'est pas qu'un récalcitrant; il n'est pas non plus un obstiné obtus. Il se veut français et libre; et la liberté qu'il entrevoit ne réside pas pour lui simplement dans la possession tranquille de la terre. La liberté, c'est le droit de se mouvoir à l'aise dans les vastes espaces de son pays, c'est de la jouissance du sol, de l'eau, de la forêt et de toutes les richesses de la nature, c'est la faculté de disposer de lui-même, de forger son destin et de construire le foyer de sa nation conformément à l'histoire et à la tradition.

Maria Chapdelaine mettait en relief la vocation terrienne des Québécois; c'est dans cette optique, réelle à l'époque, que Louis Hémon avait étudié les mœurs et le comportement des habitants de Péribonka. Sans rompre avec le passé, sans renier la vocation rurale des nôtres, Félix-Antoine Savard complète le tableau, il ajoute une autre dimension; sa perspective agrandie lui fait entrevoir l'avenir du Québec en transformation. C'est pourquoi Menaud Maître-Draveur va beaucoup plus loin puisqu'il assigne à nos compatriotes la tâche désormais possible de l'édification industrielle et économique d'une nation. Maria Chapdelaine, c'est le roman de la paysannerie, des gens de la terre muets et résignés; Menaud Maître-Draveur, c'est l'épopée des paysans qui se réveillent et qui partent en croisade, poussés par quelque force latente et trop longtemps contenue. A la vérité, quand Menaud parle des Anglais, des "barbares", ce qualificatif n'a pas --on le sait quand on connaît le créateur du personnage-- de connotation raciste. L'Anglais représente le maître étranger, souvent cupide et outreucidant; l'Anglais a, ici, tous les torts et tous les défauts du conquérant; il résume en sa personne l'impérialisme et la sujétion; il est le rappel insolent des vexations, des souffrances et de l'abattement d'un petit peuple qui se bat pour survivre et qui comprend soudain qu'il n'a plus le loisir de se replier sur lui-même et qu'il lui faut essayer de briser ses chaînes par la maîtrise de son économie.

Savard est ainsi fidèle à la tradition; il a mesuré et pesé le paysan, il en a découvert la force stable et dynamique; mais il comprend que pour demeurer vivante et génératrice d'action, la tradition doit nourrir et stimuler le présent. Au contact des œureurs des bois, des forestiers et des draveurs, il invente les puissances enfouies au plus profond des consciences québécoises et qui doivent faire surface pour que se renouvelle la tradition et que s'affirment ses constantes. Son Menaud, fruste, abrupt, violent préfigure le Québécois d'aujourd'hui; il a la même énergie et le même courage; il a les mêmes vellétés et les mêmes faiblesses. Il a les mêmes ennemis et les mêmes tentations.

La preuve de l'énergie et du courage des nôtres n'est plus à faire: il suffit de penser que les 60,000 colons restés au Canada après la conquête sont devenus un peuple de six millions d'habitants et qu'ils ont gardé, en dépit des vents et marées, la langue et la culture françaises; il faut bien leur donner le crédit d'avoir bâti au Québec, malgré les obstacles de toutes sortes, un pays à plus de 80% français. Peut-être est-on, à cause de cela, justifié de leur pardonner bien des vellétés et des faiblesses: manque de persévérance en certaines circonstances, satisfaction de certains succès rapides et quelquefois faciles, mal'veté qui a endormi leur vigilance et leur a fait lâcher, à certains jours, la proie pour l'ombre. J'aurais mauvaise grâce à les charger.

Comme Menaud, les Canadiens français ont eu et ont encore les mêmes adversaires. Ceux du dehors et ceux du dedans. Ceux du dehors, c'est-à-dire, plus précisément, l'environnement. Car il ne faut pas oublier les facteurs corrosifs du milieu ambiant, l'enveloppante puissance économique des Etats-Unis et la force irrépessible de leur civilisation, cette réalité inéluctable de l'intégration dans un monde de plus de deux cents millions d'anglophones ou, si vous me permettez l'expression, de "parlants anglais". C'en est assez pour gruger, pour miner, pour décourager la résistance des citoyens du Québec.

Il y a d'autre part les adversaires de l'intérieur: les lâcheurs, les défaitistes, les opportunistes, tous ceux enfin qui abandonnent, qui perdent la foi nationale, qui se lassent d'attendre ou qui assurent leur sécurité matérielle en trafiquant avec les onantis. Il ne m'appartient pas de faire ici leur procès; je vous en parle pour que vous sachiez que cela existe et que ces attitudes, explicables à bien des égards, ont compromis et compromettent l'émancipation du Québec.

C'est à ces tentations qu'il nous faut résister. Maria Chapdelaine avait accepté de fermer les yeux devant le mirage des "villes magiques" et du confort de la vie du Sud; Menaud avait refusé de se soumettre au maître étranger. Les Canadiens français d'aujourd'hui entendent les mêmes sirènes: tantôt on leur suggère qu'il serait tellement

plus simple et plus aisé de vivre à l'américaine et mettre ainsi fin au drame qui les torture; et tantôt on essaie de les convaincre de pactiser avec la majorité anglophone au risque de perdre leur identité nationale.

"C'est pas une folie comme une autre! Ca me dit, à moi, que c'est un avertissement.", disait, en 1937, le Josime de Menaud. Cette folie nous tient encore et peut-être davantage, elle inspire l'action patiente et prudente des hommes qui voient où le bât nous blesse et qui s'entêtent à construire la cité de demain, la cité française qui sera, envers et contre tous, la patrie des Québécois.

Depuis le jour où Félix-Antoine Savard faisait retentir son cri lyrique et formulait dans l'épopée de Menaud les espoirs et les aspirations des nôtres, il y a eu l'hiatus de la guerre. Celle-ci a momentanément fait taire les nationalistes insurgés. C'est d'ailleurs à la faveur de circonstances exceptionnelles que le pouvoir central a dépossédé les provinces de la majeure partie de leurs droits et qu'il leur a enlevé les outils essentiels à leur développement: les pouvoirs de taxation. Si bien, qu'après 1944, il devint nécessaire de reconquérir centimètre par centimètre le terrain perdu et de reprendre en main les commandes. C'est ce qu'on a appelé la lutte pour l'autonomie des provinces. Car vous n'ignorez pas qu'aux termes de la constitution de 1867, cette constitution qui sanctionnait le pacte conclu entre les Canadiens anglais et les Canadiens français, les provinces jouissaient de droits exclusifs notamment dans les domaines de l'éducation, des richesses naturelles, de la santé et du bien-être,

de la propriété et des droits civils, etc. Le mérite de cette entreprise de reconquête revient à un ancien premier ministre du Québec, Maurice Duplessis. Seul au départ, il finit par rallier quelques-uns de ses collègues des autres provinces et força le gouvernement d'Ottawa à capituler. Capitulation incomplète, partielle puisqu'il nous faut toujours revendiquer les droits fondamentaux garantis à l'origine par la constitution. Pour résumer la situation, je dirai qu'Ottawa a envahi plusieurs champs de compétence provinciale, qu'il garde, des ressources fiscales, la part du lion et qu'il tarde toujours, en ce qui nous concerne, en dépit des manifestations toutes récentes d'une certaine bonne volonté, à nous reconnaître les droits de citoyens à part entière.

Pendant ce temps, la jeune génération mène le combat. Mieux instruite, plus spécialisée, à tout le moins, que les précédentes, plus lucide aussi, mais plus impatiente, elle redécouvre les constantes de notre tradition. Son nationalisme n'apparaît pas sentimental, il semble tenir compte des exigences de l'ère nouvelle qui est celle des grands ensembles, des relations internationales de plus en plus élargies, de la multiplication et de la facilité des moyens de communication et de diffusion. Elle a élagué la tradition pour ne retenir que ce qui correspond à son instinct de conservation et à son besoin de croissance. On devine qu'elle entend maintenir et qu'elle s'attache à la conservation de la langue et de la culture françaises. Cela se voit à l'effort qu'elle fait pour mieux parler et mieux écrire et à la volonté qu'elle manifeste de participer à l'orientation de la politique du Québec.

Je ne pourrais affirmer que tous les écrivains nouveaux s'engagent résolument dans l'action politique. Un bon nombre liquident des complexes ou se défoulent en attaquant les institutions et l'ordre anciens. Je crois que c'est la presse écrite et parlée qui donne le ton de l'engagement réaliste et dynamique; les universitaires également à leur façon et avec toute la prudence qui les caractérise chez nous. Il en résulte un bouillonnement d'idées, une effervescence qui a changé de façon irréversible l'orientation des partis traditionnels et culmine dans les diverses formations politiques qui ont vu le jour depuis une dizaine d'années. Mouvements séparatistes, indépendantistes ou souverainistes. Car on parle beaucoup d'indépendance chez nous. Il faut entendre par là ce désir d'affranchissement du Québec qui pourrait, à la limite, se traduire par la sécession du Québec; vous savez, du reste que certains extrémistes, malencontreusement trop pressés, ont déjà ponctué leurs propos d'explosions bruyantes et meurtrières.

Ce qu'on recherche au fond, c'est le maximum de liberté, la souveraineté politique du Québec, le droit à l'affirmation au plan national comme sur la scène internationale de la personnalité d'une communauté ethnique différenciée. Ce qu'avait pressenti Louis Hémon quand il exaltait l'attachement des "habitants" à la tradition française, ce que, dans son roman à thèse, L'appel de la race, l'historien Lionel Groulx répudiait en 1922, à savoir: l'assimilation aux anglophones, ce que Félix-Antoine Savard

réclamait, c'est-à-dire la libération économique des nôtres, aujourd'hui, les écrivains de la revue Parti pris et ceux de Liberté --pour ne nommer que ceux-là-- le reprennent à leur compte. Leur langage est plus âpre et leurs revendications plus impérieuses.

Qu'en pense le peuple? Sans peut-être accepter dans l'immédiat l'idée d'indépendance du Québec, il écoute, il analyse, il réagit spontanément. Il sait maintenant que le Québec, foyer naturel des Canadiens français, est parvenu à un carrefour de son histoire; s'il prête l'oreille aux discours des grands et des petits prophètes, des charlatans et des politiciens, des arrivistes et des démagogues, il attend des hommes responsables qu'ils précisent l'objectif et qu'ils choisissent le moyen le plus sûr et le plus efficace de l'atteindre mais son impatience croît à mesure que s'aiguise sa conscience politique.

Déjà les pourparlers sont engagés avec les gouvernements des autres provinces; ils le seront bientôt avec celui d'Ottawa. Notre gouvernement a demandé qu'on renégocie le pacte de 1867 et il se prépare à doter le Québec d'une constitution qui consacrera non plus la survivance du fait français mais sa permanence et sa pleine expansion. Dans un livre qu'il publiait en 1965, le Premier Ministre, Monsieur Daniel Johnson, qui était alors chef de l'Opposition, résumait le problème en ces termes:

"Après trois siècles de labeur, notre nation a bien mérité de vivre librement. Tant mieux si elle peut se sentir chez elle d'un océan à l'autre. Ce qui implique qu'on lui reconnaisse l'égalité complète. Sinon, il faudra bien faire l'indépendance du Québec." Et il concluait:

"Canada ou Québec, là où la nation canadienne-française trouvera la liberté, là sera sa patrie."

En 1963, il avait déclaré:

"Il ne reste que deux options possibles, entre lesquelles il faudra choisir avant 1967: ou bien nous serons maîtres de nos destinées dans le Québec et partenaires égaux dans la direction des affaires du pays, ou bien ce sera la séparation complète."

En 1968, nous sommes à l'heure de l'option. Le choix n'est pas facile et certains facteurs pèsent lourdement dans la balance. Le plus important est d'ordre géographique: nous sommes des nord-américains et le Québec est partie intégrante d'un milieu physiquement indivisible; l'autre est d'ordre économique: nous sommes rattachés à l'Amérique par les liens de l'industrie et du commerce. Ainsi nous faudra-t-il vivre avec et à côté de nos voisins du Canada et des Etats-Unis. Ce qu'il importe de sauver, c'est notre langue et notre culture originales afin d'être fidèles à ce que nous sommes et de maintenir intactes les constantes de notre tradition.

Il s'agit de sauver notre âme nationale; et, compte tenu des facteurs que j'évoquais tantôt, de préciser, en excluant toutes concessions et tous compromis, le modus vivendi qui nous permette de bâtir dans notre style la seule maison qui nous soit possible d'habiter. Au fait, quoiqu'il soit arrivé et quoiqu'il advienne, les Canadiens français se refuseront toujours à penser que le dossier de 1760 a été définitivement fermé.

Vous comprenez pourquoi nous attachons tant d'importance à nos relations avec la France. Si les réalités géographique et économique nous obligent à décider avec nos partenaires canadiens du devenir politique du Québec, la réalité socio-culturelle nous incite à nous tourner vers vous. Notre parenté historique et spirituelle exige que nous vous demandions de nous aider à témoigner des valeurs que vous avez si bien conservées et développées et auxquelles le leadership actuel de votre pays confère un prestige éclatant.

Je sens que j'ai trop parlé: je m'empresse donc de mettre un terme à ce long entretien. J'ai tenté de dégager à travers deux ouvrages de littérature, les constantes de notre tradition: l'enracinement de la paysannerie qui nous a servi à sauvegarder le trésor de la langue et de la culture françaises, l'évolution de cette paysannerie qui nous a menés sur le chemin de l'affranchissement économique et, enfin, sur la voie de l'émancipation politique. Tout cela parce que nous avons voulu

accomplir jusqu'au bout la mission des fondateurs de la Nouvelle-France. Nous savons que nous sommes là-bas et que nous serons toujours un signe de contradiction. Mais nous avons cette consolation de penser que la France est avec nous et qu'elle nous demande d'orienter avec elle le destin de la francophonie.

Ici me revient le souvenir des paroles de l'écrivain yougoslave Ivo Andric:

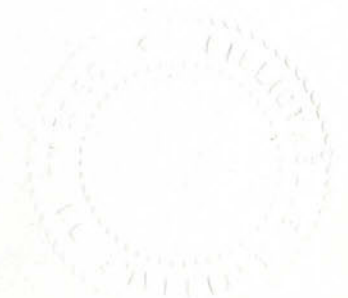
"... Comme toujours aux heures de plus grande épreuve, je vois que, au fond de mon âme, sous l'écorce dure et les dépôts gris des mots vides et des idées tortueuses, qui trompent si vite, vit toujours le patrimoine éternel, inconscient et béni, de mes ancêtres qui ont laissé leurs corps dans les vieux cimetières et leurs puissantes vertus dans le fondement de mon âme."

Je vous remercie de m'avoir écouté; j'aurais voulu vous dire avec des mots plus savants, dans une forme plus parfaite, ce que je ressens quand je parle de notre patrimoine français; je n'ai pu qu'esquisser les grandes lignes d'une longue et douloureuse évolution; je l'ai fait hâtivement, sans la rigueur scientifique qui sied quand on monte à cette tribune. Puissent ces modestes propos vous faire découvrir un peu de l'âme du Québec!

Je vous laisse, me répétant les vers de mon compatriote
 Alfred Desrochers:

"Et je rêve d'aller comme allaient les ancêtres;
J'entends pleurer en moi les grands espaces blancs,
Ou'ils parcouraient, nimbés de souffles d'ouragan,
Et j'abhorre comme eux la contrainte des maîtres."

(30)



BNQ



000 261 267